Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an . . . . 5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 19. — 30 Septembre 1849.

Le principe démocratique aux mains des despotes.

Nous sommes et nous resterons démocrates. Mais nous ne voulons pas faire de la démocratie à tout prix. Nous n'en ferons jamais au prix de l'indépendance et de l'honneur des nations. Une démocratie dénationalisante n'est pour nous qu'un fléau de plus. Voilà pourquoi nous séparons notre cause de celle de tous ces chefs de parti qui, depuis deux ans, font en Slavie, comme en Allemagne, de l'agitation démocratique au nom de l'unité de race, ou, ce qui revient au même, au profit de la centralisation du pouvoir. Nous sommes contre ces slavistes qui, à Kremsier, ont renié imprudemment leurs nationalités diverses, sous prétexte de travailler à former de tous les éléments slaves d'Autriche une grande unité politique, travail dont le despotisme des Habsbourg a seul su profiter. Nous réprouvons de même ces hommes d'État qui, outre-passant encore le but absolu des idéologues slaves, veulent fusionner les races en effaçant leurs diversités de langage et de tendances, pour substituer une organisation uniforme et factice aux mœurs naturelles et aux institutions de race basées sur l'expérience progressive des siècles.

La philosophie moderne, en démontrant l'unité incontestable de la civilisation, s'est trompée déplorablement sur les moyens d'y atteindre. Elle a voulu imposer partout les mêmes moyens pour arriver au même but; et le despotisme a su tirer de cette erreur un profit immense. C'est à tel point que les rois et les démocrates s'accordent aujourd'hui sur le principe de gouvernement, sur la centralisation, que les uns et les autres revendiquent également, chacun à sa manière. Aussi la démocratie, entendue à la façon de nos doctrinaires actuels, est-elle beaucoup mieux vue qu'on ne devait s'y attendre à la cour des rois. La camarilla autrichienne, malgré toutes les preuves du contraire, se donne pour très libérale. Elle a repris en sous-œuvre la thèse des insurgés et des démocrates viennois. Elle espère, au moyen d'une démocratie centralisante, parvenir à dompter les nationalités de son empire; et peu à peu elle a réussi à inoculer sa doctrine aux chefs de parti les plus éminents parmi ces nations. Laissant de côté la docile et passive Bohême, nous trouvons, même chez les patriotes croates, plus d'un organe influent de cette fatale tendance. Déjà, aux jours de l'insurrection viennoise, le célèbre docteur Gaï disait, du haut de la tribune universitaire, à la légion académique réunie pour l'entendre : « Nous autres Croates, nous n'avions jusqu'à présent combattu que pour notre langue et notre nationalité. Maintenant, grâce à vous, frères chéris, le soleil de la liberté se lève sur nous tous, et devant ses rayons s'évanouissent les vaines barrières de langage et de nationalité qui séparaient naguère les divers peuples d'Autriche. Aujourd'hui, nous ne nous demandons plus en nous abordant : Es-tu Slave? es-tu Allemand? car tous, Allemands et Slaves, nous ne formons désormais qu'une grande famille d'hommes libres, fraternellement unis par l'esprit démocratique, pour lequel la langue et la nationalité ne sont plus que des choses subordonnées. » Et un tonnerre d'applaudissements accueillait ces paroles. On semblait se dire : Oui,

tes nationalités ne sont plus que de vieilles chimères destinées à s'évanouir, comme des brouillards flottants, au contact du soleil de la liberté.

Ce langage, que nos Parisiens devront trouver d'une grande pureté démocratique, est devenu, ne leur en déplaise, le langage de tous les soutiens de la maison de Habsbourg, parmi lesquels Gaï brille au premier rang. Les radicaux d'Occident voient dans les divers intérêts nationaux un reste de féodalité qui s'oppose à l'établissement de la fraternité universelle. D'une autre part, comme les nationalités sont le plus grand obstacle à l'extension du pouvoir absolu des rois, il s'ensuit que rois et démocrates peuvent aisément s'entendre pour effacer, sous le niveau de leur prétendue égalité devant la loi, toutes les diversités nationales. Aussi ceux des démocrates qui ne prennent pas la nationalité pour base de leur démocratie sont-ils à cette heure, dans toute l'Europe orientale, les auxiliaires du despotisme.

Le ban Ielatchitj lui-même réclame pour l'Autriche ce qu'il appelle des institutions démocratiques, tout en travaillant à fondre le Slave, le Maghyar et l'Allemand dans une communauté qui ne sera que celle de l'esclavage. Ce prétendu champion du slavisme a renversé partout le drapeau slave; il a rétabli la langue et la bureaucratie allemandes en Voïevodie, en Slavonie, et dans toutes les parties de la Hongrie où sa volonté peut faire loi. Non content de cela, il a imposé de force la charte autrichienne aux trois royaumes illyriens, dont il avait juré solennellement de sauvegarder les franchises héréditaires. Maintenant, aux reproches que lui adresse son *conseil banal*, il répond, par la voix des journaux, en se couvrant habilement de son manteau de libéralisme démocratique: « Vous m'objectez, dit-il, notre antique constitution. Avez-vous donc oublié la révolution glorieuse qui a mis fin pour jamais à tous les abus féodaux? Notre vieille charte, qui n'était faite que pour quelques milliers de gentilshommes, a été emportée comme une fumée par le souffle de liberté du siècle. Voudriez-vous par hasard ressusciter les *status et ordines* et la *misera contribuens plebs* d'autrefois? Pour une telle œuvre, je ne prêterai jamais la main. Mais tant que j'aurai un souffle de vie, je le consacrerai au développement progressif des institutions de mon pays... Vous me rappelez mon serment de défendre notre constitution nationale. Mais, je vous demande, où trouverez-vous dans notre nation un homme qui ait fait plus de sacrifices que moi au bien du peuple, qui ait plus souffert, qui ait livré sa vie avec plus de joie que moi, prêt à mourir pour nos droits, ou comme martyr, ou comme soldat? » Le baron Ielatchitj a beau faire de l'éloquence; toute l'habileté oratoire d'un Mirabeau ne suffirait pas à justifier sa conduite indigne d'un vrai Slave, et que l'élève le plus raffiné de Metternich peut seul avouer.

« Slavistes qui soutenez l'Autriche, écrit le *Slavenski ïug*, voulez-vous apprécier cette Autriche slave que vous aviez rêvée à vos congrès de Prague et de Kremsier? venez entendre proclamer le néant de toutes vos espérances. Déjà Windischgrætz, comme généralissime, s'était entouré de Maghyars vos ennemis : et quand ceux-ci l'eurent habilement trompé, en donnant le temps à Kossuth de réorganiser son pays, et de chasser à son tour l'Autrichien, alors on rendit au ban ses Croates dispersés, pour qu'il pût faire avec eux une diversion décisive sur les derrières de l'ennemi victorieux... Rétablir les affaires que d'autres ont gâtées, telle est notre mission, à nous Slaves. Mais exercer une légitime influence, ceci on nous l'interdit. Sers-nous, race slave; servir est ton destin, comme le destin de l'Allemand est de commander, de s'abreuver de nos sueurs, de s'enorgueillir de nos exploits, et il en sera toujours ainsi dans cette chère Autriche slave. » — Mais le ban Ielatchitj ne s'en écrie pas moins dans une de ses dernières proclamations aux Croates: « La charte autrichienne du 4 mars répond à tous nos vœux; l'empire entier l'accueille avec enthousiasme et reconnaissance. Vous en ferez autant, frères Croates... Vous avouerez même que cette charte augmente notablement les droits et libertés de nos royaumes de Croatie et de Slavonie. Car, outre leur autonomie, ils obtiennent leur séparation complète de l'État hongrois, et, de plus, une participation convenable dans toutes les affaires générales de l'empire... La charte du 4 mars n'est destinée qu'à assurer l'intégrité de l'empire, en unissant par un lien compacte toutes ses nationalités sans entraver leur libre développement. Pour ce but, des milliers d'entre nous sont morts Pour ce but, je risque moi-même tous les jours ma vie... Que le Serbe, le Tchekh, l'Allemand, le Maghyar, le Polonais ne soient plus désormais que des frères habitant sous le même toit, dans une seule et unique demeure; que chaque membre de cette grande famille dispose à son gré son habitation intérieure, sous la surveillance d'un *seul père bien-aimé!* » — Voilà donc l'idéal rêvé par les généraux de la camarilla autrichienne. Mais ce commun *père bien-aimé* ne peut être l'enfant qui règne à Vienne. Le seul père possible des peuples de l'Europe orientale, c'est le grand *batouchka* de Moscou. — Oui, et les Maghyars viennent d'en donner la preuve, Le tsar est le seul père que les peuples opprimés accepteront, si on continue de les forcer à prendre un père.

La démocratie européenne dit fièrement aux nations subjuguées: Qu'importent vos questions de nationalité? Laissez-là vos luttes de races; faites-vous démocrates, et nous volerons à votre aide : sinon, non. C'est ainsi que *le National* disait l'an dernier aux Polonais de Pozen : Vous devriez vous sentir heureux de devenir Prussiens, si la Prusse se fait démocratique! Il est tout simple, qu'à ces paroles des démocrates de France, le Polonais réponde à son tour : Que m'importe votre démocratie sans cœur, qui m'abandonne à l'Allemagne! Si le tsar veut garantir les droits de ma nationalité, alors: Vive le tsar! et qu'il devienne notre père à tous! Déjà le seul bruit que

l'empereur Nicolas destinait à la Hongrie son gendre Leuchtenberg comme souverain a suffi pour créer un parti russe chez les Maghyars eux-mêmes, qui en sont venus à craindre davantage les constitutionnels de Vienne que l'autocrate. A plus forte raison en est-il de même chez les Slaves, frères de sang des Moscovites. Tous néanmoins sont dans une déplorable illusion.

L'appui momentané et perfide offert par la Russie aux nationalités qu'oppriment l'Autriche et l'Allemagne ne serait pas, sans doute, un fait impossible; mais il cacherait une trahison. Les despotes n'ignorent pas que la liberté est la suite inévitable de toute souveraineté nationale. Tôt ou tard la nationalité mène à la démocratie. Mais la démocratie ne reconduit pas nécessairement les peuples à la nationalité. On ne remonte pas plus aisément le cours des âges et des idées que le cours des grands fleuves. Si donc la Russie relevait la Hongrie, nous lui applaudirions, même en dépit des démocrates; car nous savons qu'aucune nationalité réorganisée ne souffre longtemps le servilisme dans ses institutions. Mais nous voyons aussi, et les despotes voient plus clairement encore, que les prêcheurs de démocratie s'accommodent bien mieux de l'absolutisme unitaire du pouvoir que de l'indépendance et de la fédération des peuples. La Russie serait donc capable de se faire au besoin démocrate pour mieux tuer les nationalités qui l'entourent. Elle sent que l'accueil que recevrait son armée dans Paris démocratique serait aujourd'hui le même qu'en 1815. Aussi la Russie fraterniserait-elle plutôt avec la République française qu'avec la Pologne et la Hongrie.

Ces tristes vérités nous amènent aux conclusions suivantes. Ce n'est qu'en sauvant les nationalités qu'on peut sauver l'avenir de la démocratie. Sans l'émancipation préalable des nations slaves et voisines des Slaves, la démocratie européenne, et avec elle l'Occident, vont subir l'ascendant moscovite. Si elle laisse succomber totalement les divers peuples que la révolution de 1848 avait animés de son souffle puissant, notre démocratie humanitaire n'aura plus qu'à déposer les armes. Elle devra se vendre aux rois, en attendant que de nouvelles nations arrivent lentement à leur tour à la pleine conscience de leurs droits; et pour cela il faudra peut-être un siècle.

Du journalisme slave en Autriche.

Malgré l'oppression immense qui pèse partout sur les organes de la pensée en pays slave, les journaux de ces contrées n'en révèlent pas moins par leur polémique une énergie croissante, gage d'un avenir de gloire dont aucune tyrannie ne pourra bientôt plus empêcher l'épanouissement. En effet, il n'y a pas de pays en Europe, où l'esprit nouveau qui veut régénérer le monde n'inspire ses apôtres autant qu'en Slavie. Les cachots, la confiscation, les enrôlements comme simples soldats, la fusillade, rien n'épouvante ces généreux martyrs du progrès social et de la nationalité. Un journal est-il détruit sous une forme, il reparaît aussitôt sous une autre. Tel journaliste est emmené comme soldat loin des siens, par les sbires impériaux; aussitôt un de ses amis monte à sa place sur la brèche de la publicité, et reprend l'œuvre interrompue de l'agitation nationale. Les publicistes hongrois expient journellement leur saint enthousiasme sous le plomb des conseils de guerre. On a également juré d'étouffer sous des flots de sang le feu du patriotisme slave. C'est surtout contre les journaux polonais que la sainte alliance a sévi. Leur nombre était immense à la fin de 1848. Il n'y a pas dans la Pologne autrichienne de ville si petite qui n'eût son organe paraissant une ou plusieurs fois par semaine. Pas un d'eux n'a survécu, sauf le *Czas* de Cracovie, grâce à sa politique inoffensive, et quelques journaux officiels. On croyait avoir éteint avec eux le souffle de la nationalité. Qu'est-il advenu? Les hommes de plume ont pris le sabre, et sont allés faire en Hongrie cette guerre glorieuse que la trahison seule a pu terminer, et qui a conduit à deux doigts de leur ruine les deux empires, autrichien et russe.

Jusque dans les provinces en apparence les plus fidèles à l'Autriche, chez les Croates, les Serbes, les Bohêmes, le journalisme présente unanimement les mêmes aspirations vers l'indépendance nationale. Aussi le ministère ne se fie-t-il à aucun patriote, pas même à ceux qui lui présentent d'ailleurs le plus de garanties personnelles. Ainsi le fameux journal des *Narodni noviny*, fondé à Prague par de hauts seigneurs bohêmes essentiellement conservateurs, et rédigé par le plus monarchique des démocrates, par Charles Havlitchek, ce journal, assurément peu dangereux pour l'Autriche, a cependant éprouvé des persécutions de tout genre. La vieille noblesse de Bohême surtout lui porte rancune pour mainte attaque du genre de celle-ci: « L'armée de l'empereur réclame de nouveaux volontaires pour le train; ce serait là une superbe occasion pour nos fils de haute maison qui traînent journellement, comme cochers, leur oisiveté à travers nos rues. » Ses articles, trop mordants contre l'aristocratie, ont fait enfin suspendre ce journal. Il paraissait enseveli; mais les Bohêmes sont gens accommodants. Havlitchek et ses amis ont fait de si belles promesses, et en réalité ils sont si utiles à la souche de Habsbourg, qu'enfin convaincu, dans une longue et bienveillante audience donnée à Havlitchek le 13 juin, Son Excellence le ministre Bach a levé l'interdit. Renvoyé par-devant le général Khevenhüller, gouverneur militaire de Prague, Havlitchek put dès lors faire reparaître son journal, mais à une condition qu'un vrai patriote slave n'aurait pas dû souscrire, celle de reconnaître comme légitime et bonne la charte octroyée du 4 mars. C'est à cette condition que les *Narodni noviny*, organe d'une opposition impuissante, continuent de traîner leur existence déflorée.

Une autre feuille encore plus terne et presque ministérielle, le *Constitutionnelles blatt aus Bœhmen*, s'efforce de représenter tant bien que mal, en langue allemande, l'in-

térêt bohême vis-à-vis de l'Allemagne. Nous citerons pour mémoire *la Concorde* (*Svornost*), publiée dans les deux langues indigènes du pays, le tchekh et le teuton ; *l'Abeille* (*Vtchela*), fondée par Sabina, disparue comme *la Concorde ; le Courrier de Prague* (*Prajsky posel*) ; et *la Feuille du soir* (*Vetcherni list*), naguère encore rédigée avec éclat par Liblinsky, mais qui ne se soutient plus qu'à l'aide de continuels sacrifices. Le journal de la fameuse société dite *Slovanska lipa* (le Tilleul slave) était seul digne de tout éloge et d'un patriotisme irréprochable ; aussi l'a-t-on chargé de tant d'amendes, qu'il a dû cesser de paraître depuis le mois de mai dernier.

Comme on voit, la presse bohême n'a rien d'inquiétant pour l'avenir de l'Autriche. Les journaux slaves de Hongrie laissent voir des tendances plus incisives. Pour eux, il ne peut être encore sérieusement question d'admettre comme base la charte autrichienne. Pour eux, la nationalité n'est pas encore un vain mot. A la tête de ces organes indépendants se place le hardi et courageux *Slavenskï ïug* (*le Midi slave*), fondé et rédigé depuis un an avec une rare persévérance par Kuchlan. A ce premier organe de l'opposition croate est venu s'en adjoindre un autre, *la Sud slawische Zeitung* (*Gazette slave du Sud*), due au docteur Demeter, riche capitaliste, qui fait parmi ses pareils une digne exception. En se publiant dans l'idiome allemand, cette feuille a pour but de gagner à la cause slave des prosélytes parmi les Allemands, et de corriger de leur teutomanie les Slaves germanisés. Le nombre de ces derniers, même en Croatie, est déjà si grand, que parmi les gens du peuple sachant lire, ils forment malheureusement la majorité. A plus forte raison, dans les classes élevées, l'usage de l'allemand est-il devenu général. C'est donc une entreprise des plus patriotiques que de s'insinuer près des esprits cultivés et dans les salons des riches, comme le fait *la Sud slawische Zeitung* sous une enveloppe tudesque, afin d'y réveiller chez les indifférents de salutaires remords. L'emploi de pareils remèdes indique sans doute de profondes blessures, mais en même temps une forte volonté de les guérir.

Vis-à-vis de ces deux feuilles du parti national croate, se placent également rédigés l'un en slave, l'autre en allemand, deux organes plus ou moins officiels du ministère autrichien. Le premier est l'*Agramer Zeitung*, l'autre est le célèbre journal du docteur Liudevit Gaï, qui, durant les dernières années du règne de Metternich, représentait en Hongrie le parti national slave, et qui persécuté comme tel par les Maghyars, avait dû renoncer même à son titre de *Narodne Novine* (Journal national), pour prendre celui de *Novine Dalmatinsko-Hervatsko-Slavonske*. Maintenant il a repris son premier titre, mais en devenant tout à fait réactionnaire, à en juger par la guerre cruelle qu'il fait depuis quelque temps à ses deux rivaux, le *Slovenski ïug*, et la *Sud slawische Zeitung*, qui, ayant déjà contre eux toutes les influences officielles, ne se soutiennent plus qu'avec d'extrêmes efforts. Aussi le plus patriotique des journaux croates s'est-il vu réduit à diminuer de moitié son format.

Les journaux de la Voïevodie serbe partagent avec ceux de la Croatie l'honneur d'être cruellement persécutés. Les deux principales feuilles fondées en Voïevodie après la révolution, *le Courrier* (*Viestnik*) et *le Progrès* (*Napredak*), furent dès l'origine pour l'indépendance la plus large possible de leur nation. Aussi leurs rédacteurs en chef, Bogdanovitj et Medakovitj, ne tardèrent pas à être jetés l'un et l'autre en prison, à Zemlin, sous l'accusation de propagande contre l'autriche. Après de nombreuses suspensions, ces deux feuilles ont été définitivement interdites par le commissaire impérial Meyerhofer et le patriarche Raïatchitj. On est allé jusqu'à prohiber l'entrée en Hongrie des *Novine Serbske* de Belgrad. Alors la *Sud slawische Zeitung* a pu, avec toute justice, commencer un de ses numéros par les mots suivants : « Entre tous les peuples du vaste empire d'Autriche, quels sont ceux qui ne possèdent aucun journal dans leur langue ? Ce sont les sauvages Tsiganes et les Serbes. Voilà à quel degré nos frères sont déchus. Pourtant nous feuilletons les deux gazettes de la Voïevodie, le *Napredak* et le *Viestnik*, depuis leur origine, et nous ne pouvons comprendre ce qui a pu justifier leur interdiction aux yeux du ban Ielatchitj et du patriarche lui-même... Les rédacteurs fondateurs de ces journaux sont pourtant des hommes d'une loyauté que personne ne contestera jamais. »

Nous répondrons à la *Gazette croate* que c'est précisément à cause de leur caractère irréprochable que les journalistes serbes n'ont pu se refuser à pousser, du fond de leur conscience, un cri généreux. En feuilletant nous-mêmes le *Napredak*, nous y avons trouvé en maint endroit, exprimés avec hardiesse les griefs des Serbes et les motifs de leur antipathie croissante pour l'Autriche. Voilà pourquoi les Serbes sont et doivent être traités comme des Tsiganes par la cour impériale. Aucun organe indépendant n'existe donc plus chez eux. Il ne leur reste qu'un simple *Moniteur administratif*, correspondant du *Beobachter* de Vienne, et portant le même titre que lui en serbe, *Pozornik*, qui remplit avec soin son office de dénonciateur près des cours martiales autrichiennes. Voilà le fruit de tous les sacrifices faits par les Slaves à la cause impériale.

Il paraît certain que la publication de la charte autrichienne en Hongrie a lieu contrairement aux intentions formellement exprimées par le tsar. La cour de Russie demande le maintien des peuples de la Hongrie dans la jouissance de tous leurs anciens priviléges ; elle insiste pour le rétablissement plein et entier de ce précieux *statu quo* autrichien qui l'a déjà si bien servie. De leur côté, les Maghyars, tout comme les Slaves hongrois, éprouvent pour la charte autrichienne et pour la centralisation impitoyable qui en sera la conséquence une répulsion telle, que de leur part tout est à craindre. Plutôt que de se laisser germaniser, Slaves et Maghyars préfèreront recommencer la lutte, mais cette fois ensemble et bien unis. Dans ce cas, l'insurrection offrirait bien plus de chances de succès ; car elle n'aurait plus contre elle le principe de race et les fatales rivalités entre nations qui ont fait jusqu'à présent toute la force de l'Autriche.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)